

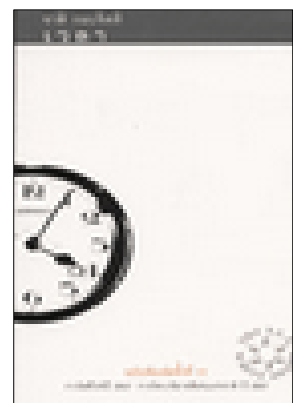
sonne l'heure

CHART KORBJITTI

TRADUIT DU THAI PAR MARCEL BARANG

EBOOK NOT FOR SALE

© EDITIONS DU SEUIL pour l'édition française
© CHART KORBJITTI pour l'édition originale
Titre original : *Weila*, 1993



Le rideau se lève dans l'obscurité...

L'obscurité est totale. Rien à voir. Rien à entendre. Pas le moindre indice de mouvement...

Au bout d'un moment, un fin faisceau de lumière plongeante saisit une horloge ancienne accrochée au pilier central de la salle. L'horloge prend d'autant plus de relief dans l'obscurité environnante. Son tic-tac s'affirme. L'horloge n'est pas seulement ancienne d'apparence ; son bois est vieux et patiné. On voit les craquelures de son vernis écaillé par le temps, et la couche de crasse et de poussière porte témoignage que personne jamais n'en prend soin. Mais le disque continue de se balancer de droite et de gauche, comme il doit le faire, insensible aux signes de détérioration du boîtier.

À présent, il est 4 heures 50 du matin.

Le pinceau lumineux tombant des cintres n'éclaire pas seulement la vieille horloge. Il se projette faiblement sur le plancher, permettant d'entrevoir une allée qui s'enfonce dans l'obscurité entre deux rangées de lits surmontés de moustiquaires.

Sous chaque moustiquaire, on devine la masse sombre, vaguement inquiétante d'un corps allongé et inerte.

« Il n'y a rien ! Il n'y a absolument rien ! » crie une voix éraillée dans le silence.

Certains corps sur les lits se retournent, comme si ce cri avait pénétré dans leur sommeil, mais cela ne dure qu'un bref instant et tout redevient

calme et paisible comme avant.

Tic-tac, tic-tac.

Tic-tac, tic-tac.

Le temps continue de passer comme il doit le faire, le disque d'aller et de venir au bout du balancier.

Le temps passe. Passe sans que rien ne se passe sur scène.

Cinq minutes s'écoulent...

Je commence à me sentir mal à l'aise. Mal à l'aise d'être assis là à regarder fonctionner une horloge, mal à l'aise face à cette absence d'action.

Au bout d'un moment, mon nez perçoit une odeur de renfermé mêlée à un faible relent d'urine. Je ne sais pas si le metteur en scène de cette pièce de théâtre a délibérément relâché cette odeur or si elle provient des toilettes du théâtre, mais je suis persuadé qu'elle provient en fait de la scène, car avant que la pièce ne commence il n'y avait pas du tout d'odeur de cette sorte.

À ce point j'en viens à me plaindre, d'avoir à rester assis à regarder fonctionner une horloge, à supporter une odeur offensante. Mais bon, je ne suis pas le seul ; les autres spectateurs sont dans le même cas.

Mais je ne peux m'empêcher de penser que le metteur en scène l'a bien voulu ainsi, que cette odeur est sans doute nécessaire à sa pièce. Il ne l'a sans doute pas relâchée pour indisposer ses propres spectateurs.

De quel endroit de la scène peut bien provenir cette odeur-là, me demandé-je.

Mes yeux s'étant faits à l'obscurité, je parviens à distinguer la structure de la scène.

Ce dortoir a deux allées, une longue allée centrale entre deux rangées de lits – cinq lits pour la rangée de gauche, six lits pour la rangée de droite – et une allée plus courte qui sépare les lits de la rangée de droite d'une petite partition attenante au mur de droite de la scène.

Cette partition cloisonnée ressemble à s'y méprendre à une cellule de prison. Le mur de devant jusqu'à hauteur de poitrine est en ciment, surmonté de barreaux de fer qui atteignent le plafond. Je ne suis pas très sûr qu'il y ait d'autres partitions au-delà de celle-ci, car

l'obscurité plus dense sur les côtés de la scène ne me permet pas de voir grand-chose.

Je crois comprendre qu'il y a quelqu'un dans cette cellule, sinon à quoi bon l'avoir là. Mais je ne comprends pas pourquoi on a mis un ou des vieillards là dedans.

« Il n'y a rien ! Il n'y a absolument rien ! » Le cri sur scène retentit à nouveau.

Je suis sûr que c'est la même voix que celle que j'ai entendue la première fois, mais cette fois je suis certain qu'elle provient d'une des cellules partitionnées.

À l'extrême gauche de la scène se trouve une salle d'eau, longue et profonde, donnant sur la scène, sans cloison de séparation, seulement un encadrement de porte pour en marquer l'entrée. Un grand bac rectangulaire en ciment à hauteur de taille court sur toute la longueur de la salle d'eau, qui a aussi des toilettes. Je ne suis pas sûr que l'odeur d'urine provienne des toilettes.

Tic-tac, tic-tac.

Tic-tac, tic-tac.

Le temps passe. Passe comme s'il ne connaissait pas la fatigue.

La personne assise près de moi pousse un soupir.

Si ceux qui ont fait cette pièce étaient assis parmi nous, les soupirs et l'agitation des spectateurs leur donneraient sans doute la réponse à la question de savoir s'ils ont ou non atteint leur objectif.

Je ne sais pas ce qu'ils veulent. Veulent-ils mettre les spectateurs mal à l'aise ou veulent-ils qu'ils soient excédés par ce qu'ils voient ?

Pour ce qui est de moi, je ne tiens nullement à ce que les spectateurs de mes films soient excédés par ce qu'ils voient.

À vrai dire, le malaise génère parfois l'ennui, mais bien entendu l'ennui c'est tout autre chose que le malaise.

Comme ma production en témoigne, j'essaie de bourrer mes films de malaise autant que faire se peut.

Et c'est une raison de plus pour laquelle j'ai tenu à venir voir cette pièce, car la critique l'a résumée en une formule : « La pièce la plus ennuyeuse de l'année. »

Au début, lorsque la troupe de théâtre a annoncé qu'elle allait jouer cette pièce, je n'y ai pas fait vraiment attention car à ce moment-là je tournais un nouveau film, mais j'avais quand même été attiré par le fait qu'ils étaient tous âgés d'à peine plus que vingt ans. Selon leurs biographies, certains poursuivaient encore leurs études à l'université. Mais voilà qu'ils annonçaient sans douter de rien qu'ils allaient jouer une pièce portant sur les sentiments intimes des vieux.

C'est cela qui a attiré mon attention.

Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien savoir des sentiments intimes des vieux ? Pourquoi des jeunes comme eux voulaient-ils jouer les vieux ? Alors qu'il y a tant d'histoires intéressantes sur les gens de leur âge, voilà qu'ils se mêlaient de jouer sur ce qu'ils ne connaissaient pas et n'avaient aucun moyen de connaître.

Le plus drôle c'est que, moi qui aurai soixante-trois ans révolus cette année, je n'ai jamais pensé faire un film sur les vieux. Au contraire : mes films traitent désormais de l'enfance : je trouve que c'est autrement plus passionnant.

C'est tout ce qui a attiré mon attention.

Après cela, je n'ai pas fait attention aux nouvelles les concernant, car j'étais très pris par mon travail, jusqu'à ce qu'on annonce que la générale venait d'avoir lieu et que les bénéfices en seraient versés à un hospice de vieillards. C'est alors que je me suis tenu au courant et que j'ai lu la critique avec attention, avec l'intention de voir la pièce dès que mon travail me le permettrait, mais sans pour autant vouloir la voir à toute force.

Par chance, j'ai terminé les prises de vue à la date prévu. J'ai visionné les rushes hier, les prises étaient satisfaisantes, pas besoin de reprises ou de raccords, si bien qu'aujourd'hui je ne suis plus inquiet pour mon travail, j'ai laissé au monteur le soin de retenir les bonnes prises et de les mettre bout à bout sur bobineau. À tout le moins, je peux me reposer pendant quelques jours avant d'aller au labo superviser le montage définitif.

La représentation où je me trouve assis à respirer des relents d'urine, c'est la représentation de sept heures du soir. Les

spectateurs sont plutôt clairsemés. Je ne sais si c'est parce que la pièce est en train de faire un four ou parce qu'elle est aussi ennuyeuse que la critique le dit.

« Il n'y a rien ! Il n'y a absolument rien ! » Ce cri, encore.

« Hé, on le sait qu'il n'y a rien » maugrée le jeune à côté de moi, s'adressant à son ami.

Je n'ose pas me tourner pour le regarder, de crainte de le contrarier davantage. De fait, il y a vraiment de quoi être contrarié, car dix bonnes minutes se sont écoulées et il ne se passe toujours rien sur scène, sinon cette voix éraillée qui n'arrête pas de crier.

« Il n'y a rien. Il n'y a absolument rien ! »

S'il se passait vraiment quelque chose d'intéressant sur scène, je suis sûr que personne ne penserait aux dix minutes écoulées, ou si certains le faisaient, ce serait pour se dire : Comme elles sont passées vite ! Mais ce n'est pas le cas à présent, alors que nous sommes tous assis à regarder fonctionner une horloge, assis à regarder une absence d'action.

Alors que ce sont les mêmes dix minutes.

Même moi, je n'en peux plus de rester assis à regarder fonctionner une horloge, même si je sais d'avance par la critique que l'horloge continuera de fonctionner jusqu'à 5 heures avant que quelque chose se passe sur scène. Mais malgré cela, je n'arrive pas à m'y faire. Je suis vraiment très mal à l'aise.

Je commence à voir le moyen de ne plus me laisser manipuler de la sorte. Je pense à une façon de ne pas m'ennuyer pendant les cinq minutes qui restent.

Si c'était mon film, comment est-ce que je m'y prendrais, me dis-je.

Le film commence...

Très gros plan	Sur les aiguilles de l'horloge. Au bout d'un moment. /Couper
Très gros plan	Sur le disque qui va et vient. /Couper
Gros plan	Sur l'horloge tout entière. En ce moment, il est quatre heures cinquante-cinq. La caméra recule lentement et inclut dans l'image l'ampoule électrique au centre de la salle. /Enchaîner
Plan médian	(Vu d'en haut.) On voit l'horloge sur le pilier central. Sous l'horloge vers l'arrière il y a les rangées de moustiquaires tendues sur des lits de part et d'autre de l'allée centrale dans la pénombre. /Couper
Plan médian (travelling)	(À hauteur de regard.) De l'allée centrale entre les lits des malades. La caméra se déplace lentement jusqu'à un lit, puis s'immobilise sur la commode à la tête du lit. /Enchaîner
Très gros plan	Sur les objets sur le dessus de la commode. Utiliser l'éclairage diffus du moment, juste assez pour voir ces objets en désordre. Ce sont des objets sans grande valeur mais utiles, par exemple un récipient d'eau, des fioles de médicaments, un crachoir, une assiette, une cuiller, etc. Au bout d'un moment, le mouvement tournant latéral de la caméra se fixe sur le corps allongé sur le lit et s'en approche progressivement. /Enchaîner
Très gros plan	(À travers la moustiquaire.) On voit le visage de la personne allongée sur le lit. Visage hâve, cheveux blancs clairsemés, orbites enfoncées, yeux écarquillés (pour montrer qu'elle ne dort pas). Lent fondu enchaîné sur le cadran de l'horloge. /Enchaîner
Très gros plan	Sur le cadran de l'horloge. À présent, il est cinq heures juste.

Cette scène, si c'était mon film, ne prendrait pas même une minute, pour que le temps marqué par l'horloge soit de cinq minutes comme souhaité. Mais ici c'est le temps sur scène, si bien que je dois continuer d'attendre...

L'horloge sonne cinq heures du matin...

La porte arrière du dortoir (au fond de l'allée centrale) s'ouvre – elle coulisse. Oubone (la garde-malade) l'ouvre en grand. Elle actionne le commutateur qui se trouve près du cadre de la porte. La lumière inonde toute la salle de soins d'une clarté vive. Tout le monde sous les moustiquaires commence à remuer. (NB : C'est le cas de six lits seulement ; quant aux cinq autres lits, il s'agit de malades qui ne peuvent pas bouger – à savoir les lits 1 et 2 de la rangée de gauche et les lits 3, 4 et 5 de la rangée de droite.)

Oubone s'avance le long de l'allée centrale. Elle porte un uniforme bleu marine, dont la jupe lui arrive aux genoux. Elle passe devant les divers lits et se dirige vers la salle d'eau attenante à la scène, met la lumière, ouvre les robinets d'eau, vérifie que tout est en ordre.

En ce moment, toutes celles qui le peuvent rangent leurs affaires, plient leur moustiquaire, plient leur couverture. Chacune semble faible du fait de la maladie et de la vieillesse.

Oubone sort de la salle d'eau, range les couvertures des lits des malades invalides jusqu'à ce qu'elle atteigne le dernier lit, qui est le lit de Mémé You (lit 3, rangée de droite). Ce corps-là est immobile, ne seraient les yeux grands ouverts et fixes, dénués d'expression.

(NB : Les répliques de chaque personne ne s'entendent que quand elles sont indiquées. Les autres parlent de façon ordinaire, mais sans bruit. On utilisera cette technique d'exposition durant toute la pièce.)

Oubone « Vous n'avez pas dormi, mémé ? »

Mémé You « Heu – euh. » La voix est inarticulée et indistincte, comme si la langue collait aux lèvres et n'avait pas la force de remuer.

Oubone « Vous n'avez pas dormi de la nuit ? »

Mémé You (Secoue la tête pour toute réponse.) « Eu eu abbé... »

Oubone (Dit à voix haute.) « Comment ? »

Mémé You « Eu ab-bé. »

Oubone (Hoche la tête.) « C'est aussi bien. Ça fait des jours

que vous ne vous êtes pas lavée. »

Elle s'éloigne du lit de Mémé You et se rend dans la salle d'eau où elle prend un fauteuil roulant qu'elle ramène près du lit. Pendant ce temps, tout le monde se livre à ses activités habituelles, par exemple prépare serviette et bol pour aller se laver. Certaines portent leur pot de chambre aussi. Certaines entrent dans les toilettes pour faire leurs besoins. Toutes se déplacent très lentement, le dos voûté.

Oubone aligne le fauteuil roulant contre le lit de Mémé You puis se baisse pour prendre le vase de nuit sous le lit et l'examine. (NB : Ces vases de nuit sont pour les malades qui ne peuvent ni se déplacer ni s'asseoir. Le matelas est percé d'un trou au milieu, juste à l'endroit du postérieur d'une personne allongée, pour éviter de souiller le matelas quand elle fait ses besoins. Utiliser de vrais matelas.)

Oubone

Cri à la cantonade

Oubone

« Mais il n'y a rien, dites moi, mémé. » (Puis remet le vase en place.)

« Il n'y a rien. Il n'y a absolument rien ! »

(Se tourne vers la cellule – crie.) « Vous avez fini, c'est ça ? »

Certaines sourient de la réplique de la garde-malade. On dirait qu'il reste encore quelques distractions dans cet établissement pour les faire sourire.

...

Pour lire la suite,
s'adresser aux Editions du Seuil

